

**Le Féminin , Une Identité Meurtrière ?
Prévoir Une Misogynie A L'âge Des Sciences Dans *Le Premier Siècle Après
Beatrice*
d'Amin Maalouf**

Oumelkhir Retmi

Université d'El-Oued (Algérie)

Dr. KHENNOUR Salah

MCA. Université Kasdi Merbah Ouargla

المخلص:

كتبت الفيلسوفة, الكاتبة و الروائية سيمون دو بوفوار يوما " ينشأ الأدب عندما يختل شيء في الحياة " لكن العمل الأدبي يمكنه أيضا رواية هذا الاختلال. هذا هو الحال فيما يخص الرواية المعلوفية "القرن الأول بعد بياتريس". تحكي الرواية ظاهرة كره النساء كما يتخيلها الكاتب في المستقبل : كيف سيكون العالم دون إناث أو بالقليل منهن. خلال الرواية, يحاول الكاتب عن طريق الراوي-البطل شرح عالمية و أزلية الظاهرة على لسان بعض العلماء.

الكلمات المفتاحية: كره الإناث (ميزوجينيا), حب الإناث (فيلوجينيا), التحول, العلم.

Abstract:

The philosopher, essayist and novelist Simon de Beauvoir wrote "literature appears when some thing in life is deregulated". But a work of fiction can, also, relate the deregulation. One's the maaloufian novel "the first century after Beatrice". The novel narrates the misogyny in a future world, imagined by the author, a world without feminine. Through his novel, narrated by a narrator-hero, the writer explain the eternity and universality of that phenomena discussed by some scientists.

Key-words: misogyny, philogyny, metamorphosis, science

Résumé :

La philosophe, essayiste et romancière Simone de Beauvoir a écrit un jour « La littérature apparait lorsque quelque chose dans la vie se dérègle ». Mais une œuvre littéraire de fiction, peut également relater tout un dérèglement. C'est le cas du roman Maaloufien « Le premier siècle après Béatrice ». Un roman relatant la misogynie, une misogynie future comme si l'auteur imagine comment va être un monde sans féminins ou avec peu de féminin. A travers son roman narré par un narrateur-protagoniste, l'écrivain nous explique l'universalité comme l'éternité de ce phénomène discuté par quelques scientifiques.

Mots clés : misogynie, phylogénie, métamorphose, science

La littérature comme le cinéma, les media et les arts plastiques, ne cessent pas de démontrer la femme comme un être de corps tout en considérant la chose comme tabou pour l'homme. Un constat que certains le voient relevant de la misogynie et d'autres (probablement des femmes) le considèrent comme une liberté féminine !!!?

Ces lignes tracent une désignation restreinte de la misogynie et du féminisme. Restreinte dans le but d'échapper aux significations modernes véhiculées par ces représentations artistiques de l'actualité.

Le premier siècle après Béatrice (dorénavant LPSAB), un petit roman de fiction racontant l'histoire de la naissance des filles dans le monde¹ entre misogynie et défense de leurs droits d'être. Le narrateur-personnage voulant passer anonyme se contente de la lettre « G » pour se désigner comme un scientifique éminent. Un enseignant à l'université, mais avant tout un défenseur fervent des insectes, donc un entomologiste, qui ne s'intéressait pas aux « animaux dits supérieurs » disait-il. L'homme, cet être supérieur, ne peut rivaliser cette être miniature la source de son admiration. Le professeur « G » explique :

Je l'ai dit, je ne suis pas un défenseur des insectes. Mais assurément l'un de leurs tenaces admirateurs. Comment ne pas l'être ? Quelle créature a jamais distillé matières plus nobles que la soie, le miel ou la manne du Sinaï ? Depuis toujours, l'homme s'évertue à copier de ces produits d'insectes la texture et le goût. Que dire aussi du vol de la mouche « vulgaire » ? Combien de siècles nous faudra-t-il encore pour l'imiter ? Sans parler de la métamorphose d'une « misérable » larve. (LPSAB : 10)

Mais aussi parce qu'ils existaient beaucoup plus avant nous et resteront aussi beaucoup plus après nous et « *lorsque nous pourront explorer de lointaines planètes, ce sont leurs congénères que nous y trouverons plutôt que les nôtres.* » (LPSAB : 9,10)

L'histoire s'ouvre sur la vie d'un scientifique passionné par les insectes un entomologiste vivant parmi et pour ces insectes. Passion qui se veut peu à peu centralisée pour ne s'intéresser finalement qu'aux scarabées ; scarabées de toutes sortes, de toutes origines, de tous les coins du monde.

Un voyage chronotope se dessine à travers les pages de ce roman. Premièrement, un voyage dans l'espace quand un scientifique chevronné, comme notre protagoniste, un enseignant à l'université cherchant le secret des scarabées égyptiens ; participe au séminaire de l'Égypte qui réunissait entre autres spécialistes, égyptologues, historiens, Archéologue et entomologistes. Ce voyage qui n'était absolument pas au centre de ces préoccupations, ouvrira les portes devant un autre voyage d'une témérité tumultueuse ; c'est celui de sa compagne (Clarence), une journaliste curieuse cherchant le mystère des fèves "machistes".

Un voyage dans le temps, puisqu'en guise d'un roman futuriste, l'auteur nous permet d'imaginer le futur d'une humanité dévorée par ses propres solutions. Avec un avancement scientifique hors pair, on arrive à produire des capsules qui décident du genre de l'enfant à mettre au monde, c'est obligatoirement un garçon.

Un voyage intellectuel également. Pourquoi Béatrice ? Dans la civilisation occidentale le terme Béatrice vient de béatitude (du latin *beatus* voulant dire bonheur, être heureux et contentement)². Béatrice, le personnage principal, présente et absente à la fois, fait tout le bonheur du couple et mérite tout le bonheur du monde. Béatrice, le même prénom immortalisé par Dante dans la *Divine comédie* (la jeune florentine Béatrice Portinari), symbolise l'immortalité de la fille, parce que c'est naturel, parce c'est éternel, parce que c'est providentiel.

De l'autre côté, j'imagine³ que ce prénom "Béatrice" fut choisi parce qu'il rime avec le nom de la reine de Saba en langue arabe (Belquis). Béatrice est une reine aux yeux de ses parents comme toute fille doit l'être chez elle et pour ces proches. Et grâce à ce nom l'auteur a pu faire ce lien, encore une fois, entre l'orient et l'occident.

Le premier siècle après Beatrice, l'auteur le voulait le journal du narrateur dans lequel il trace ses mémoires commémorant les interactions- qualifiées de non fréquentes- ayant lieu avec des semblables ; aussi parle-t-il « *des seuls moments de ma vie où je me sois intéressé en priorité aux humains.* » dans « *les pages qui vont suivre.* » (LPSAB : 10)

A vrai dire, le narrateur-personnage a subi l'influence des trois personnes, ces principaux individus ont profondément changé et dynamisé sa réflexion comme sa vie :

André Vallauris :

L'ami proche du narrateur. Leur relation était définie dans ces termes :

Notre amitié remontait à la nuit de l'enfance, puisqu'il était déjà l'ami de mon père, et en quelque sorte mon parrain. Je dis « en quelque sorte » parce qu'il ne s'agit pas de baptême, mais de parrainage dans la vie, un rôle qu'il remplissait avec singularité mélange de chaleur et de solennité (LPSAB : 37)

Leurs rencontres fréquentes suivent un calendrier déjà convenu : deux fois par an pour fêter leurs deux anniversaires. Les dites visites n'avaient nullement le goût des frivolités de la vie quotidienne, comme fait tout le monde quand on se réunit dans des occasions pareilles. Quand ils se voyaient, le professeur « G » et son « soi disant » parrain André Vallauris, c'est pour discuter une affaire, extrapoler un sujet, décortiquer un phénomène, analyser un livre, un article ou des rubriques dans les journaux.

Vallauris était la sagesse à laquelle on a recours quand l'horizon de l'intellectuel des ses amis sombrait. « *Je pense que tout au long de notre amitié, j'ai « déposé » des idées entre les oreilles d'André, comme on se décharge d'un poids, ou comme on laisse tomber un grain sur un sol familial. Dans sa tête rien ne se perdait, tout cheminait, et quand je croisais à nouveau mon idée, elle avait acquis racines et branches ; souvent aussi elle s'était épurée, à en devenir méconnaissable.* » (LPSAB: 40)

Avec l'arrivée de Clarence, la journaliste, sa découverte des fèves de scarabées, son enquête menée dans différents hôpitaux de l'Inde où la masculinité est écrasante et où on n'entend guère naître de filles, l'idée transmise à Vallauris lors d'une rencontre avec le professeur « G » déclenchera une correspondance sans précédent entre eux. Vallauris envoyait au narrateur chaque papier où ce phénomène apparaît de par le monde ; pour lui dire que ce n'est pas nouveaux, et ce n'est pas naturel.

Pour le narrateur comme pour Clarence, il était de grande aide même après sa mort : une enveloppe sensée être envoyée au narrateur fut transmise le jour des obsèques de Vallauris dans laquelle ce dernier révèle :

J'ai une idée dont j'aimerais discuter avec toi à notre prochaine rencontre ; je te la soumets dès à présent, pour te laisser le temps d'y réfléchir, de la faire avancer, peut-être pourrions-nous la concrétiser sans trop de retard. (...) il me semble que le moment est propice à la formation d'un groupe que j'appellerais, à titre provisoire, le « Réseau des sages », qui s'étendrait sur un grand nombre de pays et aurait pour rôle d'alerter l'opinion et les diverses autorités sur les dangers qu'entraîne la manipulation irresponsable de l'espèce humaine. (LPSAB : 84)

Tout en assignant, à chacun, son rôle au sein de ce groupe : Emmanuel Liev, un vieil ami à lui, la présidence ; à Clarence et au narrateur le secrétariat, André Vallauris se montre un bon organisateur anticipateur comme toujours. Un vrai sage.

Clarence :

La rencontre de Clarence était après son séminaire en Egypte où il participait en présentant une intervention le montrant toujours subjugué des insectes et particulièrement des scarabées. « *C'était un lundi, le premier depuis mon retour du Caire* » (LPSAB : 19) notre narrateur-personnage a fait la rencontre de la femme de sa vie. Il l'a qualifié d'une auditrice non captive parce que, pour lui, c'est une journaliste qui vient pour son reportage sur les sauterelles, mais qui ne s'intéresse pas particulièrement à ces connaissances. L'article en

question sur l'invasion des sauterelles s'est métamorphosé en « Au paradis du professeur G » ; une habileté du journalisme professionnel qui crée des discussions périphériques une véritable matière de lecture.

Bien qu'elle souffre d'une « phobie abusive » des insectes et donc, de la collection des scarabées se trouvant dans la maison de l'entomologiste, Clarence finit par franchir le seuil de l'appartement où elle tombe sur la boîte des « fèves » discriminatoires ; l'avenir de son journalisme commence dès lors. Enthousiaste pour dévoiler le secret de la naissance médiocre du féminin dans le monde, elle fait le tour de monde menant des enquêtes, interrogeant des peuples, demandant des explications aux spécialistes... N'étant pas un membre banal du groupe de Vallauris, elle remue ciel et terre pour sauver l'espèce humaine et trouver des solutions aux problèmes qui le perturbent en « marginalisant » sa maternité et laissant « le professeur G » combler son absence continue.

Béatrice :

Béatrice est la vie du narrateur. Elle occupait la réflexion du narrateur avant sa naissance, en voulant fondre un foyer avec Clarence, il désire avoir une enfant ; Clarence, elle, ne voulait pas qu'un enfant vient achever sa carrière de journaliste avant son commencement. Lors d'une rencontre Vallauris, le professeur « G » racontait à son ami cette volonté d'avoir une enfant, une fille, Béatrice et non un garçon auquel il n'a même pas pensé à lui chercher un nom.

Il possédait l'idée ; il a veillé sur l'enfant ; il a gâté l'adolescente et il a trouvé déplaisante l'idée de se séparer d'elle lorsqu'elle fondait sa vie avec l'Égypto-français Morsi :

Et un jour, en revenant du Muséum, je trouvai ses affaires dans des cartons près de la porte. Devinant mon émotion, Clarence m'expliqua que notre fille avait, à vingt cinq ans, besoin de vivre pleinement avec un homme. Je faillis discuter. Je murmurai un pitoyable « pourquoi ? » qui demeura suspendu. Puis je partis m'enfermer dignement dans mon bureau, bien décidé à ne sortir qu'après que les cartons auraient été emportés. (...) pour me distraire, je parcours ma collection de coléoptères, recollant quelques noms déplacés.

Quand je fus lassé, seulement à l'heure du dîner, j'avais versé les deux larmes réglementaires, j'étais dans les normes (...) (LPSAB : 147)

Le premier siècle après Beatrice raconte sans doute Béatrice, la fille unique du personnage ; mais aussi c'est son histoire avec elle et le rôle qu'il a joué dans sa vie depuis le choix de son nom et le souhait d'avoir une fille malgré que l'entourage opte pour l'autre sexe. Le premier siècle après Beatrice raconte Clarence dans sans itinéraire paradoxal où d'un côté elle lutte pour le droit de la naissance des filles dans le monde entier et le fait de céder ses droits de maternité au père qui en son absence, jouera le paternel comme le maternel.

C'est aussi l'histoire d'André Vallauris qui, en débattant idéologiquement et philosophiquement mais aussi et certainement objectivement les questions de l'actualité essaye sans cesse d'y trouver des réponses ; la naissance masculine envahissante au détriment de celle des filles en est une. C'est, certainement, un message pour tout le monde voulant dire que la cruauté ne génère que la cruauté et que le bonheur n'attend que les sages pour en profiter. L'homme ne peut pas perturber l'équilibre de la nature et le monde, comme il a besoin de garçons, a sûrement besoins de filles. Empêcher la naissance féminine en produisant des médicaments, comme les « fèves de scarabées », c'est une cruauté qui engendra, par la suite, les guerres à Naïputo, au Rimel, entre autres régions dans le sud du globe.

Un paratexte révélateur :

Commençons par le commencement, le paratexte ; en optant pour la conclusion de Genette (1987 :7-8) définissant le rôle de cet élément –« *expliquant le texte littéraire sans qu'il en fasse partie* » :

Le paratexte est donc pour nous ce par quoi un texte se fait livre et se propose comme tel à ses lecteurs, et plus généralement au public. Plus qu'une limite ou d'une frontière étanche, il s'agit ici d'un seuil ou – mot de Borges à propos d'une préface- d'un « vestibule » qui offre à tout un chacun la possibilité d'entrer ou de rebrousser chemin. Zone « indécise » entre le dedans et le dehors, elle-même sans limite rigoureuse, ni vers l'intérieur (le texte) ni vers l'extérieur (le discours du monde sur le texte), lisière, ou, comme disait Philippe Lejeune « frange du texte imprimé qui, en réalité, commande toute la lecture. »⁴

Prenons les trois éléments : le titre, l'illustration et le poème introducteur.

a- La vénus de l'Allégorie

En choisissant "l'Allégorie de printemps" de Botticelli, l'auteur mis en premier plan Béatrice sa fille ; une reine à ses yeux, sa déesse comme Venus l'était sur cette toile. Elle est au centre de tout et le commencement de tout. "la composition pyramidale s'organise à partir de la figure axiale de Vénus (en retrait). Sa main levée nous invite à pénétrer dans son jardin d'éden"⁵.

Béatrice est là, elle est le centre de leur vie directement ou indirectement parce que ledit roman est un message qui nous enseigne en tant qu'êtres humains qu'un monde sans femmes est un désastre et que tuer une fille parce qu'elle est une fille ne veut dire qu'une chose : oppression. Une leçon affirmant la dimension de didacticité du message romanesque.

b- L'Apollinaire :

On peut passer sans se poser la question pourquoi l'auteur a choisi un texte d'Apollinaire comme le texte introducteur ; et on se contente de l'idée que c'est un poète comme tant d'autres ; c'est un homme de lettres comme plusieurs d'autres ; donc un choix arbitraire guidé par le penchement de l'écrivain. Mais on peut aussi reconsidérer la chose dès qu'on a lu le texte de DECAUDIN Michel⁶

En 1909 parut les Marges, une chronique de la littérature féminine signée d'un nom inconnu dans le monde littéraire, Louise Lalanne. Cette collaboratrice mystérieuse ne ménageait pas ses consœurs qu'elle égratignait de l'avis de tous d'une plume toute féminine. L'auteur de ces articles n'était autre qu'Apollinaire qui, comme le remarque Louise Faure-Favier « dans ces mêmes numéros des Marges où Louise Lalanne écrivait ses chroniques d'une sensibilité si féminine, [...] écrivait sous son nom de Guillaume Apollinaire, des chroniques très virile »

Rappeler ou -en parlant de l'auteur- se rappeler d'Apollinaire c'est dans le but de créer un certain rapprochement entre ces deux écrivains ; Apollinaire et Maalouf. Les deux dans leur virilité défendent l'existence de la femme et en reconnaître le droit, chacun à sa manière ; l'un écrit en son nom (Louise Lalanne pour Apollinaire) et l'autre écrit pour elle c'est le cas d'Amin Maalouf et *Le premier après Béatrice*.

La misogynie..... Une éternelle croyance :

Partons de l'Antiquité où commençait toute réflexion-réflexion occidentale dois-je préciser. C'est dans la terre de Pandore, la première femme, « l'Eve grecque »⁷ dont la

curiosité créait le malheur de toute l'humanité, que la femme plonge les racines de sa malédiction. Loin d'une simple mythologie ; et malgré qu'on reconnait la construction binaire « *Il y a chez Aristote l'affirmation fondamentale d'une "interdépendance des sexes" autour de laquelle s'organise et doit s'organiser l'existence sociale, avec des relations économiques, affectives, politiques* »⁸ et pourtant, l'infériorité de la femme était dictée par cette même philosophie. Un raisonnement qui était résumé comme suit :

1. Le fait que l'homme soit principe du mouvement dans l'ordre de la conception-trait qui est davantage lié à la divinité, alors que la femme n'est que la matière, le place dans une situation à part.
2. La femme est en quelque sorte un homme qui serait infertile.
3. La femme est en quelque sorte un homme qui serait déformé.
4. L'homme est supérieur par nature, et la femme intérieure ; et le premier commande alors que la seconde obéit.⁹

Comme si on n'a pas pardonné à Eve son péché, le péché originel. Cet être doit subir les malédictions toute sa vie depuis les couches. « *Celles-ci n'allaient pas sans douleur que la parturiente devait supporter avec résignation puisque la religion catholique insistait sur la malédiction divine jetée contre les descendantes d'Eve et sur la valeur rédemptrice de la souffrance* »¹⁰; et comment si cette Eve accouche d'une Eve sujette de malédiction et souffrance à priori. Le hic est qu'on oublie, homme et/ou femme que le péché, si on garde toujours cette même vision religieuse, est « *l'œuvre de trois protagoniste : le serpent, la femme (Eve) et son mari (Adam)* »¹¹

Depuis qu'en Europe on lynche « les sorcières », on incinère les veuves en Inde qui viennent de perdre leurs maris (sati). Dans le premier cas, la femme porteuse d'une âme diabolique doit être punie et dans l'autre cas, comme si elle n'aurait plus d'utilité après la mort de son époux, elle doit le rejoindre ; et pourtant, par réflexion antithétique, on ne trouve pas un homme qui suit sa femme dans la mort en montant sur le bûcher funéraire et rarement des hommes sorciers.

En Inde toujours, ce « pays qui n'aime pas les femmes »¹² ; dans ce documentaire, le reporteur en ces répliques explique la montée anormale de la natalité masculine au Rajasthan (à Jaisalmer) « *les forteresses n'a pas bougé depuis le Moyen-âge et les mentalités non plus. Les hommes depuis des millénaires s'accrochent à une tradition barbare ; ils tuent leurs filles* ». Les accouchées, dans le village, étouffent avec du sable leurs nouveau-nées ou on les met dans une boîte toute la nuit où elles s'étouffent pour les inhumer le lendemain. C'est toute la famille qui décide le sort et la femme ou le couple qui refusent d'y exécuter doivent quitter le village. C'est pourquoi tout embryon s'interroge sur son avenir : *L'Inde puisque c'est mon pays me tend les bras ; mais parfois, l'émotion m'étreint.....je pense à mon avenir et une question revient sans cesse ; une question centrale dans ce pays ; La question : serai-je un garçon ou une fille ?*¹³

La question est aussi universelle qu'éternelle ; mais paradoxale. C'est sûrement à cause de cette vision machiste dominant les mentalités de ce monde que : « *La misogynie se transmet d'abord de mère en fille* » disait Clarence suite à l'explication donnée par le professeur G, qui après avoir dissipé les soupçons de Clarence sur le fait qu'il a payé les « fèves de scarabée » pour avoir un enfant, un fils disait « *L'égyptologue danois m'a expliqué que bien souvent les hommes hésitent à avaler ces « fèves », alors leurs femmes ouvrent la capsule et, à leur insu, répandent la poudre dans leur soupe* » (LPSAB :26). Une solution d'enfer¹⁴ n'est-elle pas cette solution qui au lieu de lutter contre la souffrance d'une fille l'interdit de venir au monde ?

Une misogynie au goût de la science :

Dans ce siècle de la science puisque « *Désormais, l'Histoire ne serait plus écrite par les généraux, les idéologues, les despotes, mais par les astrophysiciens et les biologistes* (LPSAB:11) on est toujours misogyne ; et « *Si vous pensez que la misogynie qui se traduit par des gestes petits et grands, conscients et inconscients, subtiles et brutaux, appartient à une ère révolue, eh bien il serait temps de déchanter ! Certes, de nos jours, le phénomène a connu de nombreuses transformations et a subit quelques mutations.* »¹⁵

Oui, la science qui a permet à la collègue vénitienne d'Emanuel Liev, le vieil ami d'André Vallauris, au bout de trente ans de travail de doubler le volume du riz tout en se focalisant sur l'apport nutritif en vitamine pour que « *près de deux cents millions d'humains ont amélioré leur alimentation grâce à elle* » ; est la même science qui a suggéré aux spécialistes « *pour satisfaire chez des centaines de millions de familles, cette ancestrale envi, cette « obligation » d'avoir un fils* (LPSAB :54) ; de confectionner un produit pharmaceutique « *anti-filles* » (pilules, comprimés, vaccins..). Une fois qu'« *on détecte ; c'est une fille : on aval une pilule abortive. Ni la mère ni le médecin n'avoueront que c'est là pure discrimination sexuelle, on se prétend, au contraire, défenseur du droit de la femme à choisir.* (LPSAB : 51). De la sorte, on se pose les questions pourquoi ce déséquilibre de natalité sans avoir de réponse valables : « *En chine, on voyait observé dès les années quatre-vingt qu'il naissait dans certains provinces bien plus de garçons que de filles ; des spécialistes nous avaient alors sereinement expliqué que les familles, contraintes par les autorités à n'avoir qu'un seul enfant, se débarrassaient du premier-né s'il avait le mauvais goût de se présenter sans l'indispensable attribut ; il y aurait eu ainsi quelques millions d'infanticides.* (LPSAB : 28) donc « *des génocides des populations misogynes* » (LPSAB : 29) ;

Les constatations concernant les dix grandes villes méditerranéennes *parmi lesquelles le Caire, Naples, Athènes et Istanbul. Ici encore des chiffres à en oublier l'alphabet, mais également de longs passages de commentaires. Les auteurs y écrivent en toutes lettres qu'ils ont constaté partout une progression sensible des naissances masculines et un déclin « significatif » des naissances féminines.* (LPSAB : 45).

Le narrateur imagine un monde cruel si ce choix était la doctrine de tout le monde. « *Si demain les hommes et les femmes pouvaient, par un moyen simple, décider du sexe de leurs enfants, certains peuples ne choisissent que des garçons. Ils cesseraient donc de se reproduire et, à terme, disparaîtraient* (LPSAB : 28)

C'est la raison pour laquelle dès le début le narrateur a parlé de cette supériorité des insectes qui ont existé avant nous et existeront après nous. Les insectes, dans leur monde miniature et profane pour un être supérieur comme l'homme ne massacrent pas leurs congénères et même quand l'humain fut comparé à l'uranie, cette créature qui, par un mauvais destin « opte » pour sa fin, le dit papillon garantit la sauvegarde de l'espèce avant de « suicider » :

Certains jours de l'année, ces uranies se rassemblent par dizaines de milliers dans des lieux où la forêt touche à l'océan, puis elles s'envolent droit devant elles, sur des centaines de milliers marins, jusqu'à ce que, ne trouvant nulle île où se poser, elles tombent d'épuisement et se noient. Certaines femelles déposent leurs œufs dans la forêt avant la migration, ce qui assure la survie de l'espèce : mais la plupart s'envolent encore grosses, entraînant leur progéniture dans leur suicide collectif » (LPSAB : 127)

La substance médicinale fabriquée dans les pays du Nord fait le désastre des pays du Sud. Les premiers n'étant pas trop obsédés, en gros, par le sexe masculin de leurs nouveau-nés ne trouvent pas comme consommateurs que ces pays pauvres du Sud. Le roman nous

raconte le drame de Naïputo, « *le Sarajevo du nouveau siècle* » et le Rimal, un autre pays du sud mais un pays riche du Sud ; il est qualifié de « *nouveau Naïputo* » (LPSAB : 137) ; malgré qu'il y a « *dix, vingt, cent autres Naïputo de par le monde* » (LPSAB : 122)

Dans les deux pays des émeutes sans fin ravageant tout symbole du pouvoir tyrannique local ou extra-local. A Naïputo « *on dit que l'émeute surgit de mille ruelles à la fois, qu'elle converge vers le centre de la capitale, saccageant tout, incendiant sur son passage des villas, des galeries marchandes, des banques, des ambassades* » (LPSAB :121) en proférant : « *stérilisation* », « *discrimination* », « *castration* », « *génocide* » (LPSAB :120). Au Rimal, la situation est plus grave. Les émeutiers, plus enragés que ceux de Naïputo, commencent par Abdane le chef de Rimal le « *tyran infidèle, apostat, hypocrite, valet de l'Occident corrupteur et stérilisateur* » (LPSAB : 136). Puis « *une orgie de meurtres, de viols, de torture, de destruction, bien plus de destruction d'ailleurs, que de pillage, comme l'ont observé les témoins survivants ; les émeutiers ne réclamaient rien, ne volaient rien, leur haine ne s'embarrassait d'aucune avidité* » (LPSAB : 137). Parce que si « *à Naïputo les émeutiers avaient encore des femmes, mais n'avaient plus de filles ; à Rimal, ceux qui s'était révoltés, à commencer par les officiers rebelles, se sentait condamnés à passer leur vie entière sans femme, sans enfant, sans foyer.* » (LPSAB : 137).

La tragédie de Rimal réside dans le fait qu'il est un pays riche et rétrograde. La masculinité est honneur recherché et la richesse lui a permis de procurer et consommer la technologie médicale tôt et sans répit.

Le drame est loin d'être cerné pour toucher uniquement le Sud ; et le Nord qui se croit à l'abri d'un tel phénomène subira les conséquences. Béatrice vient de mettre au monde son bébé. Toute la famille, mis à part le narrateur, était ravi qu'il soit un garçon, une naissance féminine est un grand risque. Le narrateur explique pourquoi :

Je fus étonné d'apercevoir des agents en armes dans le couloir. J'avais déjà vu, au cinéma plutôt que dans la vie, des policiers dans un hôpital, pour surveiller quelques prisonniers malade, regarder quelque victime d'attentat, quelque personnage menacé. Mais dans une maternité ? Ma première supposition fut qu'une détendue était venue accoucher. Ce fut Morsi qui me détrempa : - c'est à cause des rumeurs (LPSAB : 149).

A cause de la pénurie des filles dans différents coins du monde, des trafiquants cherchant profit dans le malheur de l'humanité, enlèvent les filles en bas âge pour les vendre dans les pays en manque ; la triste humanité.

Un androcentrisme effacé :

- Et si c'était un garçon, tu n'as pas prévu un autre prénom que Béatrice [disait Vallauris au narrateur] c'était à coup sûr, la question que j'attendis le moins (...)
- Non, répondais-je sur le même ton, je n'envisage aucun autre nom (LPSAB : 40)

Dans sa défense du féminin ; le narrateur s'oriente vers une philogynie personnifié dans ses relations avec d'un côté sa femme ; mais surtout avec sa fille Béatrice. Il explique à travers tout le roman que c'était lui qui voulait avoir un enfant, construire un foyer ; Clarence, elle, est l'exemple de cette femme moderne qui, à partir des revendications féminines multiple que connaît le monde depuis le siècle dernier, cherche la fondation d'une carrière réussie « *elle avait envie d'écrire et d'être lue, envie et hâte de sillonner le monde. N'y avait-il pas sous tous les cieux des merveilles à dépeindre, de scandaleux abus à dénoncer ? Elle projetait des enquêtes en Russie, au Brésil, en Afrique, en Nouvelle-Guinée.... Une grossesse dans l'immédiat aurait été, selon son expression, « un boulet au pied » ; un enfant en bas âge également* » (LPSAB : 29).

C'est cette orientation qui laissait le narrateur jouer l'ange gardien de sa fille durant sa croissance avec l'absence continuelle de sa mère ; et être le soutien psychique et informationnel pour sa compagne. La relation entre les deux femmes était étrange « *Entre Clarence et Béatrice je n'avais jamais décelé la plus infime complexité (...) il me semblait qu'elles demeureraient incurablement étrangères l'une à l'autre. (...) ma famille demeurait un triangle sans base, Clarence et moi, Béatrice et moi, deux couple perpendiculaires* » (LPSAB : 139)

Le professeur « G » fut le confident de Béatrice et non sa mère. A lui, elle raconte tout, et lui, il est toujours présent pour l'écouter, l'orienter et la chérir. Le jour venu pour choisir une spécialité à l'université, c'est la biologie, une discipline proche à l'entomologie, qu'elle a dû choisir au lieu d'autres options (LPSAB : 140).

La relation triangulaire-sans-base comme le protagoniste la qualifie est la représentation de la métamorphose de la société et sa culture ; la paternité comme la maternité sont à redéfinir. Après cette distanciation du père causée par « la dimension féminine de la parenté »¹⁶ on concrétise une égalité entre les deux sexes :

Très longtemps, en moyenne, les femmes ont eu le désir de maternité plus fort que n'était le désir de paternité des hommes. En est-il encore aussi ? Dans de nombreux cas, certes. Mais nous l'avons vu, des enquêtes sérieuses comme celles de l'INED qui nous ont été présentés, montrent que le désir d'enfant et le nombre d'enfants désiré tendent à être équivalents dans les deux sexes¹⁷

La paternité contemporaine est autre, dans un cadre socioculturel autre, caractérisé par :

(1) La possibilité de construire un équilibre de la relation à l'enfant qui intègre une dimension affective plutôt qu'un souci d'autorité ; (2) La stabilisation de l'identité masculine est la recherche d'un renforcement de cette identité dans la consolidation du duo père-enfant ; (3) La volonté de dépasser les ambivalences des rapports hommes-femmes (questions de l'égalité et de spécificité). Ceci se traduit par une participation plus large des pères à la grossesse des femmes, à la naissance, au maternage du bébé (paternage). Le « nouveau père » est plus souvent qu'auparavant présent auprès de la mère et du tout petit ; il partage et exprime ses sentiments. Il s'agit d'une paternité de « proximité. »¹⁸

Le roman maaloufien raconte l'histoire d'une métamorphose du monde. Du constat de la médiocrité de la natalité féminine secondée par l'invention scientifique des pilules « machistes » ; ladite situation pousse le monde vers le chaos, le désastre savoir l'auto-suicide. Une métamorphose symbolisée par la carrière du protagoniste qui s'intéressait premièrement aux scarabées pour s'orienter –consentant mais pas trop enthousiaste- vers les papillons. Des bousiers qui créent perpétuellement l'éternité aux uranies créant perpétuellement leur finitude. Dans la trame de ces événements d'un père étant plus maternel que sa femme -l'incarnation pure de la femme moderne- le souci maaloufien de maintenir ce dialogue entre les deux rives du « fossé » creusé entre l'Orient et l'Occident ou le Sud et le Nord ; est là. Maintes solutions proposées pour l'un et l'autre problème mais pour lui, ce professeur « G » influencé par la collectivité des insectes qu'il étudie, a réussi, à la fin, de créer son monde eutopique où amour, tolérance, vaillance, peur et inquiétude mais aussi espoir, calme et sérénité s'entremêlent. Oui, tout un monde puisqu'il est entouré de personnes n'ayant pas la même origine, Clarence premièrement, Béatrice ensuite et finalement l'Egyptien Morsi. Enfin, Le roman est la métamorphose de Béatrice du cas larvaire ; cette idée d'avoir une fille qu'obsède depuis toujours le protagoniste à l'image d'une Béatrice-génitrice, un être qui donne naissance à un autre être : Florian.

Annexe :



De gauche à droite on trouve Mercure, les Trois Grâces, vénus et Cupidon (au dessus)
Flore, Chloris et Zéphyr à l'extrême gauche

- ¹ Une misogynie future comme si l'auteur imagine comment va être un monde sans féminins ou avec peu de féminin aux années quarante de ce nouveau millénaire. L'auteur situe l'histoire à cette date quand il explique sa situation comme témoin d'un tel phénomène en écrivant : « *c'est au Caire que tout a commencé (...) il y a quarante-quatre ans (...) Mais à quoi bon jongler avec les dates, il suffit de dire que c'était au voisinage de l'année au trois zéros* ». Le Premier Siècle Après Béatrice p. 12
- ² MAYET Jean (2013), 365 jours ou les éphémérides allant du XII e au XXe siècle, mon petit éditeur:93 : Dans cet ouvrage, l'écrivain nous expose quelques statistiques concernant ce patronyme de Béatrice en France :
- 30 personnes ont pour patronyme Béatrice [on parle en termes de pourcentage]
 - 130790 personnes ont été prénommées Béatrice depuis 1900 dont 126770 vivent encore aujourd'hui avec un âge moyen de 44 ans, ce qui le place au 132^e rang des prénoms les plus portés en France.
- ³ Je me suis toujours dite que les critiques font dire aux auteurs ce qu'ils n'avaient pas l'intention de dire ; une œuvre pour ces derniers est une imagination, une inspiration, basée sur des données propre à cet écrivain, certes, mais pas forcément ce qui avance ce critique. En avançant moi-même cette explication du choix du prénom de Béatrice je me trouve dans le même cas de ce critique et pourquoi pas si l'auteur lui-même en s'expliquant se pose la question du pourquoi de ce prénom sans trouver de réponses : « *J'ai constamment rêvé de cette fille, dont j'imagine les traits et la voix, et que j'avais prénommé Béatrice. Pourquoi Béatrice ? Il doit bien y avoir une raison, mais aussi loin que je monte dans ma mémoire, je ne découvre en moi aucune racine à ce nom, il est simplement là, comme une fougère éclatée* » Le Premier Siècle Après Béatrice p. 30
- ⁴ GENETTE Gérard (1987) , Seuil, Seuil éd.:7-8.
- ⁵ Les saisons- cahier des images et des sons n° 21 –septembre 2011, p 09 in : https://www.nathan.fr/revues/lecoleaujourd'hui/extraits_AIS_septembre.pdf (consulté le 30/12/2013). Voir vers la fin de l'article, en guise d'annexe, une image expliquant la position centrale de Venus dans l'allégorie de Botticelli
- ⁶ DECAUDIN Michel (2002 :487)
- ⁷ BONNARD Jean-Baptiste, Le complexe de Zeus, présentation de la parenté en Grèce ancienne, Publications de la Sorbonne, 2004 :9)
- ⁸ DJOMBE Calvin Thomas (2012), Cultures viriles et identité féminine, essai sur le genre en Afrique subsaharienne, Paris : l'Harmattan. :09
- ⁹ SNYDER Patrick (2000), Représentations de la femme et chasse aux sorcières, XIIIe-XVe siècles, Fides. :48
- ¹⁰ CLIO HFS,(2004), Les mots de l'Histoire des femmes, Presses universitaires du Mirail, Toulouse,: 21)
- ¹¹ (BAUDRY Gérard-Henry, (2000), Le péché dit originel, Beauchesne, Paris : 233)
- ¹² Documentaire visionné le 30/01/2014) sur l'URL : <https://www.youtube.com/watch?v=bqkrnS2zIEc>
- ¹³ (*ibid.*)
- ¹⁴ « J'ai toujours pensé que le Ciel avait inventé les problèmes et l'Enfer les solutions » (Le Premier Siècle Après Béatrice : 10)
- ¹⁵ PIOT Alain (2012), La spirale de la misogynie ; du mépris à la violence, Paris : l'Harmattan : 09 [préface]).
- ¹⁶ Le père a été souvent reçu comme celui qui "subit" la maternité de la femme. ainsi, Nietzsche écrivait-il: "pour la femme, l'homme n'est qu'un moment, le but est toujours l'enfant" (...) La paternité ne s'assume généralement qu'après coup. Souvent, c'est la dimension féminine de la parenté qui est refusée par les hommes eux-mêmes, comme si cette part féminine risquait de venir détruire leur part masculine ». (BIOY Antoine & FOUQUES Damien, Manuel de psychologie du soin, Bréal, 2002:183-184). (Voir aussi, ARIES Philippe, « le père autrefois »in INED ; 1981)
- ¹⁷ (Institut National d'Etude Démographique (INED), Les pères aujourd'hui, Colloque international 17-18-1981 : 98)
- ¹⁸ WEIL-BARAIS A. & CUPA D., (Coor.), 100 Fiches de psychologie, Bréal, 2008 :102